

Styx

Me voilà devant l'eau.

C'est un long ruban translucide, froid, et gris, et pâle. Il roule, silencieux, étrange, un frôlement de couleuvre dans les herbes. La terre des berges est sombre, et l'eau huileuse vient la lécher, encore et encore, un baiser froid, une salive usée.

Me voilà devant l'eau.

Ils disaient que je ne la trouverais jamais. Qu'elle n'existait pas. Qu'elle n'était que chimère dans ma tête, un rêve né de tout ceci. Et pourtant j'y suis, et pourtant je la vois. Une eau qui n'existe pas. Une eau hors du monde. Une eau de mort. *L'eau* des morts.

Le Styx.

Je ne sais plus vraiment comment ça a commencé. Je crois m'être réveillée un matin, une aube sale sur la ville, brumeuse, collante, et ce matin-là, je n'ai pas pu me lever. Je l'avais senti arriver, ce jour, cette aube sale, je savais qu'un matin, le poids de mes jambes me clouerait au lit, aux draps salis, que le poids de ma tête m'empêcherait tout simplement de faire un geste. Je suis restée là, mon bras à pendre dans le froid du jour gris, ma chair blanche encore pâlie de trop de nuits sans sommeil. Et puis... Et puis j'ai pensé au fleuve, vois-tu, ce fleuve qui dort, qui rêve sa mort, qui donne l'oubli. Et je l'ai vu rouler ses méandres sur les murs, le plafond, une ombre grise comme la brume qui rongait tout, le plâtre tombant en grains poussiéreux sur les draps, sur mon bras, sur mon visage. Sur mon sourire. Enfin, j'allais oublier.

Je me suis levée, légère, je me suis habillée, et je suis partie. Enfin, enfin boire et oublier. Je vais me pencher, laisser la terre noire se creuser sous mes genoux, poser mes mains sur la berge et plonger mes doigts dans l'eau. Je baisserai ma tête, ma tête trop lourde de toi, et je boirai. Et tu disparaîtras. Enfin. Et je pourrai t'oublier.

Et j'ai marché.

Encore.

Et encore.

Le chemin que j'ai fait pour trouver l'eau. Tout m'était étrange, mais déjà j'avais quitté le monde, le visage des passants m'angoissait en secret, et dans leurs sourires je ne voyais que des dents. Plus rien n'était réel, que mes souvenirs, et le manque.

J'ai marché, et les choses ont changé. Je suis descendue dans l'obscur, j'ai marché le long des pentes. Je n'ai pas cherché le fleuve. Je me suis contenté de marcher, encore et encore, dans le sombre et dans les sentes, et je savais qu'il viendrait à moi.

Pourtant, j'ai sursauté quand je l'ai vu. Translucide, une vipère coulée dans les herbes. Une peau de serpent noyée d'ombres. La terre des berges est sombre, et l'eau huileuse vient la lécher, encore et encore, un baiser froid, une salive usée. Alors je m'agenouille, et la boue remonte entre mes doigts, noire, et l'eau gorge mon pantalon. Je me penche, ma tête si lourde, et enfin je plonge mes doigts dans le fleuve. Enfin je pourrai oublier.

Enfin je pourrai t'oublier.

Je me suis penchée sur l'eau. Elle était profonde et pure, comme ces trous dans la mer, et en elle nageaient les ombres. J'ai plongé mes mains dans le fleuve. Il était si froid que ma peau est ressortie bleue, dure, une couche de givre qui remontait déjà vers mes poignets, lente et belle, une pourriture de

glace. Et j'ai bu.

J'ai bu et c'était comme de la neige, comme de la salive morte qui coulait dans ma gorge, une odeur de terre, pas la terre après la pluie, douce et tendre, humide et mouillée d'herbe, mais la terre des fosses, poussiéreuse et gorgée de morts, une terre qui a vu des cataclysmes. J'ai aimé ce goût.

Je devinais l'obscurité monter en moi comme une marée grise, je la devinais gagner, une ombre tombée d'un arbre mort, glissant lentement, recouvrant une herbe trop pâle. Une ombre qui pourrait éteindre le soleil.

Elle m'a goûtée, lentement, elle a refermé ses dents sur ma gorge d'un mouvement si tendre que j'en ai frissonné, j'en ai frissonné comme ces nuits où tu soufflais dans mon cou, où tes mains mangeaient ma peau. J'ai pleuré, parce que j'ai eu l'impression de te trahir.

Et tout est parti.

J'ai perdu le goût de ma mère, j'ai perdu mes cheveux sous mes doigts. J'ai perdu la ville grise, et l'herbe aux creux des pavés. J'ai perdu l'hiver, et les oiseaux frileux sous les gouttières, pleins de pluie sombre. J'ai perdu l'écriture. J'ai perdu ma vie. J'ai perdu mon nom. Je me suis perdue ; moi.

Tout s'est éteint comme une bougie qu'on plonge dans l'eau. J'ai ouvert les yeux, et j'étais seule, devant la peau de serpent mouillée du fleuve. J'avais du sable sous les paumes, les genoux mouillés. J'ai regardé mes doigts et ils étaient bleus de froid. J'étais sur une rive inconnue. J'ai respiré et c'était mon premier souffle.

Et puis...

Et puis...

Et puis toi. Ton visage. Le fleuve avait tout emporté, tout ce qu'il avait pu. Sauf toi. Quelque chose de plus fort que moi, quelque chose de plus fort que l'oubli, quelque chose de plus fort que la mort. Toi, toi tu es resté là, plus fort que tout, plus présent que mon propre nom. Tout est noir, ici, et seul ton visage perce les ténèbres.

Et cette colère en moi. Cette colère à cause de toi. Je ne sais plus si je te hais ou si je t'aime. C'est bien toi qui m'as abandonnée. C'est bien toi qui m'as laissée seule. C'est bien toi qui es mort.

Je suis assise là, sur la berge du fleuve, les doigts brûlés par le froid de l'eau. Elle m'a brûlée, elle m'a mordue comme ta mort a brûlé et a mordu tout ce qu'elle pouvait. Elle a rongé tout l'intérieur de mon corps et de mon esprit, elle a tout emporté avec elle comme le fleuve l'a fait. Ta mort n'a laissé derrière elle que son propre souvenir.

Encore

Et

Encore

Je me souviens de ton dernier souffle, que je n'ai pas vu, qu'ils m'ont empêché de voir, ton dernier souffle que j'ai entendu, une implosion dans ma tête, quelque chose de si douloureux qu'il était juste impossible qu'une telle douleur existe.

Et pourtant tu l'as poussé, ce dernier souffle, un cri aigre de chat cassé par une voiture, un pialement d'oiseau que le vent a poussé contre une fenêtre.

Voi là

Voi là ; je te hais.

Quand tu es mort, j'aurais voulu te tuer moi-même, pour te punir de me faire si mal, pour te punir d'avoir ce pouvoir sur moi, pour te punir de me laisser seule, sans ta présence, sans toi, sans personne.

Avec moi, avec moi tu serais mort lentement, tes yeux dans mes yeux, quelque chose de plus intime encore que nos corps nus. Tellement plus digne que ce que nous avons eu, sans les cris des passants, sans eux, eux qui me retiennent pour ne pas que je te voie, qui veulent me cacher les yeux et qui posent leurs mains sur moi. Tu les aurais tués. Je les aurais tués. Avec moi tu serais mort lentement. Je crois que tu aurais compris.

Et l'asphalte comme de la peau morte et grise sous mes pieds. Sous mes mains. Sous mon visage.

Si j'avais su, lorsque nous étions encore inconnus l'un de l'autre, si j'avais su en croisant ton regard, en marchant dans ton ombre pour la première fois ? Si j'avais su que tu me ferais ça, que tu m'abandonnerais, est-ce que j'aurais changé quoi que ce soit ? Est-ce que j'aurais tourné le dos en te voyant, est-ce que j'aurais détourné les yeux de ton sourire ? Non. Non. J'aurais aussi bien plongé que je l'ai fait. Je ne regrette rien, je ne regrette rien, ni de toi ni de nous. Tu m'as noyée, vois-tu.

L'ennui, c'est qu'un monde sans ton sourire n'est pas un monde.

Que tu sois mon mari, mon amour, ça ne change rien. Tu étais *toi*, et ce *toi* se suffit à lui-même.

Alors je me suis mise debout, et j'ai regardé le fleuve. Même lui n'avait rien pu faire contre mes souvenirs. Je pensais que tu partirais avec moi, en buvant. L'eau a tout emporté, mais toi, tu es resté. Cette fois-ci c'est moi qui t'abandonne, cette fois-ci c'est toi qui restes derrière. Alors je regarde les ombres pâles qui y nagent. L'une d'elle est montée vers moi.

C'était une femme. Je l'ai vue passer, non pas d'ombres et de reflets comme je le pensais, mais de chairs mortes et glacées, mortes comme la neige au creux des montagnes. Et j'ai compris que vous étiez là, tous, que ce qui restait de vous nageait là, silencieux et immobile, au gré des courants.

Alors j'ai su ce que j'allais faire.

Je refuse de t'abandonner comme tu m'as abandonnée.

Je vais couler. Je vais descendre dans l'eau du fleuve, et je le laisserai se refermer sur moi. Je la laisserai entrer dans mon corps, je la laisserai me boire comme je l'ai bue, à genoux sur la berge. Je fermerai les yeux comme ils ont fermé les tiens, en me retenant pour ne pas que je te voie. Je vais me noyer.

Mais je ne mourrai pas.

Non.

Moi, je viens te chercher.